

# Aspects socio-économiques des temps modernes

R. Baggenstos

## Zusammenfassung

Der Autor beschreibt einige sozio-ökonomische Aspekte der modernen Tauschwirtschaft in der Absicht, die Ergebnisse späterer Studien über die Phänomenologie der Ermüdung des Menschen leichter mit den Gegebenheiten des täglichen Lebens in Zusammenhang zu bringen. Davon ausgehend, daß der Mensch ein absolutes archaisches Bedürfnis hat, seine Persönlichkeit zu entfalten, kommt der Autor zur Auffassung, daß die spezialisierte Arbeit als Folge einer hochindustrialisierten Wirtschaft sich diesem Urbedürfnis des Menschen entgegenstellt, und leitet daraus die Vektoren ab, die als Ursachen für menschliche Ermüdungserscheinungen in Frage kommen.

## Résumé

Afin de mieux pouvoir cerner les problèmes que soulève l'étude de la phénoménologie de la fatigue, l'auteur entreprend de décrire certains aspects socio-économiques des temps modernes, afin de pouvoir placer les résultats d'études ultérieures sur la fatigue dans le contexte réel de la vie d'aujourd'hui. En admettant que l'homme a un besoin archaïque absolu de manifester sa personnalité, l'auteur voit dans la spécialisation du travail, due à une économie hautement industrialisée, un empêchement à la manifestation de ce besoin initial et en déduit les vecteurs capables d'engendrer la fatigue.

Ces quelques aspects socio-économiques des temps modernes vous sont présentés dans un but essentiellement pratique :

Il s'agit donc d'une prise de contact non point avec le sujet qui nous est proposé ici à l'étude, mais avec son cadre, ses alentours, ses horizons, et ceci dans le but de faciliter l'orientation lorsqu'il nous faudra placer les résultats de nos recherches dans le contexte réel de la vie d'aujourd'hui.

Délimitons le terrain : En parlant du monde moderne nous n'entendrons par là que les ordres sociologiques qui évoluent au sein d'une économie hautement industrialisée et spécialisée, et partant, surtout à la situation des habitants de notre pays.

## Trente ans après

Nous n'avons pas besoin d'aller chercher bien loin pour entrer dans le vif du sujet. Vous souvenez-vous du temps où nous endossions notre habit du dimanche pour nous rendre de Berne à Lausanne ou pour partir en vacances? Vous souvenez-vous de l'émotion qui nous étreignait quand il s'agissait de prendre le train? De ce temps-là – remontons à quelques trente années en arrière pour dire un chiffre – un élève qui aurait raconté à l'école qu'il avait passé ses vacan-

ces d'été aux Baléares aurait été immédiatement reçu à la direction pour passer ensuite dans toutes les classes afin d'animer la leçon de géographie. Aujourd'hui s'il en faisait grand état, on se moquerait de lui, car tout le monde – pardonnez-moi cette exagération – a l'habitude de passer ses vacances aux Iles Canaries, sinon aux Bermudes. Je dis bien tout le monde parce que les villégiatures à l'étranger ne sont plus seulement l'apanage d'un fils de directeur, mais bien aussi celui de Pierre dont le père est fonctionnaire, de Jacques qui a un papa cheminot et de Jean qui est fils de plombier. Ces gens portent le petit complet fil-à-fil semaine et dimanche, et il faut être physionomiste pour distinguer l'ouvrier de l'employé pendant leurs loisirs. Pour bien des gens l'automobile est une nécessité, mais pour beaucoup d'autres, elle exprime la réussite économique qui distingue de « monsieur tout le monde »; souvent même cet outil pratique est considéré à tort comme titre de noblesse. Le téléphone? Quelle merveilleuse invention! Mais essayez de ne pas figurer dans le bottin et vous trouverez des gens qui vous classeront parmi les économiquement amoindris. Comparons nos menus d'aujourd'hui avec ceux d'alors: le poulet était chose rare à l'époque; il était réservé pour le menu de Noël ou de Pâques. Y avait-il souvent des bananes au dessert? Dans nos contrées l'artichaut était pour ainsi dire inconnu. Le homard, les crevettes, les huitres, le saumon ornaient les devantures de riches traiteurs, mais leur prix était inabordable et la denrée manquait de fraîcheur; aujourd'hui, il nous arrive même la semaine d'aller en déguster dans de bons restaurants spécialisés sans être obligés de déséquilibrer notre budget pour cela.

### **Décadence?**

Ces temps modernes sont-ils vraiment si décadents, si dangereux, si embrouillés, si déconcertants qu'on veut bien nous le faire croire? Rien de plus frais, rien de plus jeune, rien de plus mousseux que ces fameux temps modernes! N'est-ce pas à ce bien-être général que les économistes ont toujours tendu depuis qu'ils existent? Maintenant que nous avons enfin réussi à vivre et cessé – éternels esclaves des frasques et des caprices de la nature – de végéter, nous allons peut-être enfin pouvoir commencer à soigner le côté spirituel de notre petite personne! D'ailleurs demandez à n'importe qui de vous dire de quel temps il aurait aimé être, il vous répondra certainement: du nôtre! Une époque – dit Ortéga y Gasset – qui se préfère à tout autre n'est certainement pas décadente. Ce grand penseur est – malgré son optimisme – loin d'admettre que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, mais il nous donne à considérer qu'il a fallu quelques 100 000 années pour que l'homme, de chasseur nomade devienne sédentaire, et quelques 5000 autres pour qu'il parvienne à appliquer certaines techniques industrielles; et, ce que nous appelons « les temps modernes », rythmés par des machines compliquées et des automates dif-

faciles à comprendre, ne durent au grand total que depuis à peine 200 ans. Ortéga y Gasset, fort de cette vérité, compare l'homme moderne à un grand enfant ayant reçu un nouveau jouet, un peu plus compliqué que les précédents. Quoi donc de plus normal, qu'avant de savoir s'en servir convenablement, il s'y griffe, s'y pince et s'y brûle.

### **Payer, oui, mais comment?**

L'homme moderne croit pouvoir se permettre ce luxe et ses arguments paraissent acceptables. Comment raisonne-t-il?

Tout ce confort, cette richesse, cette situation économique si favorable depuis 1945, tout cela n'est nullement bâti sur du sable; de solides fondements rationalistes étaient les structures socio-économiques de notre temps. Toujours plus d'employés qui n'ont dans le fond que leur force de travail à offrir en échange de leur pain quotidien, sont payés au mois et non plus à l'heure. Sur des salaires de base équitables se greffent tout un bouquet de prestations sociales parfois même garanties par les lois du pays. D'autre part, les salaires se règlent de plus en plus sur la base d'indices qui représentent un savant amalgame des variations que les prix des denrées et des prestations nécessaires à la vie quotidienne subissent au cours d'une période statistique bien définie. Ces salaires dépendent donc de la situation économique d'un pays entier et non plus en première ligne de l'état comptable d'une entreprise ou de la mentalité d'un patron, comme c'était le cas du temps des mercantilistes ou des technocrates. Cette garantie de stabilité intrinsèque des salaires n'est possible en Suisse particulièrement que par une cartellisation intense des entreprises très influentes pour le ravitaillement du pays en matières premières ou denrées de première nécessité. Ces interdépendances contractuelles des grands groupements économiques sont la base, sur laquelle repose l'élément vital du salarié d'aujourd'hui – son salaire – qu'il admet immuable. Confirmer cette appréciation de solidité inébranlable serait méconnaître les principes économiques les plus élémentaires. La dépréciation de notre monnaie par exemple est un symptôme inquiétant de cette économie survoltée et bien des chefs d'entreprises sont obligés de constater que de fournis nous sommes joliment devenus cigales.

Mais pourquoi? Parce que nous ne pouvons pas nous contenter de «constater» que le grand enfant d'Ortéga y Gasset est maladroit avec son nouveau jouet. Notre rôle ne saurait se limiter seulement à appliquer des pansements sur ses ampoules, ses bosses et ses autres bobos; il est encore de prévenir l'infection.

### **Ton travail aimeras**

Cherchons cependant à approfondir un peu les raisons de cette étrange mentalité de cigale qui évolue à mon avis d'une façon un peu inquiétante: D'une

part, nous constatons l'attrait de loisirs variés, colorés et dynamiques, d'un confort toujours croissant, où l'homme – grâce à des salaires élevés – peut choisir avec facilité et sans contrainte. D'autre part nous ne pouvons nous empêcher de voir ces gens au travail et d'observer leur attitude affective envers les charges qu'ils doivent remplir pour payer les frais de cette vie différenciée qui est la leur. Or là nous relevons un divorce assez inquiétant entre l'éthique du travail telle que la comprenaient nos parents et la quasi-inexistence de cette éthique dans bien des ordres sociologiques. Cherchons maintenant à savoir quelle peut être une des raisons de cette indifférence affective envers le travail : La multitude des produits offerts sur les marchés d'aujourd'hui n'est rendue possible que par une production extrêmement spécialisée; la conséquence en est que pour une grande partie des salariés les heures de travail se résument à quelques manipulations peu différenciées, qui ne varient guère et ne demandent pour ainsi dire aucun effort corporel. Ces employés n'ont aucune possibilité d'intégrer à leur travail de par la nature de celui-ci une part de leur personnalité. Imaginons un employé chargé d'un contrôle de bordereaux, travail qui se limite à pointer des colonnes interminables de chiffres. Qu'il s'applique à sa tâche, qu'il la réalise dans un temps donné d'avance par les besoins de l'entreprise, qu'il ne fasse pas d'erreur, ce sont là les conditions élémentaires requises lors de son engagement. Que peut-il faire de plus? Quelle contribution personnelle issue de ses talents particuliers peut-il apporter à sa besogne quotidienne, nullement pour se distinguer des 50 collègues qui remplissent la même tâche que lui en vue d'une augmentation de salaire, non, mais pour son hygiène mentale personnelle, pour satisfaire ce besoin élémentaire d'apports personnels inédits.

Un contact affectif plus profond avec son travail était plus facile dans le bon vieux temps (qui n'a d'ailleurs jamais existé), quand l'employé pouvait, de par la nature même du mode de fabrication d'alors, suivre toutes les phases d'un processus de production. Cette optique change totalement pour l'ouvrier qui, chez Citroën, est chargé d'ébaucher une pièce, toujours la même, dont il ignore peut-être même la destination technique. Il fera tout simplement ce qu'on lui demande, content que son salaire soit assuré et rien de plus. Il lui sera bien difficile de se solidariser avec son travail, ou même de le préférer à ses loisirs.

### **Une étrange compétition**

Afin de préciser les raisons de cette attitude qui me semble être une des sources de beaucoup de malentendus, permettez-moi de retourner à la situation initiale de la créature humaine :

Nous la voyons quelques centaines de milliers d'années derrière nous, nue, sans défense apparente; ses longs bras ne paraissent pas bien redoutables. Evidemment le maxillaire est ce que le chef de cet individu présente de plus impressionnant, et on peut se demander, quelles armes secrètes se cachent sous

ce puissant thorax. Mais somme toute, face aux tornades qui l'entourent, aux cataclysmes qui l'environnent, et aux bêtes féroces, agiles, rapides et astucieusement armées qui rodent autour de lui, nous aurions vite fait d'opter pour sa mort plutôt que pour sa survie et gagné sur ce point l'appui de ces messieurs Pascal, Bernoulli et Gauss si nous leur avions demandé d'établir un calcul de probabilité. Si nous observons bien cet homme préhistorique, nous le verrons choisir un caillou, pas n'importe lequel, mais tranchant, dont il se servira pour attaquer, se défendre et pour trancher. Cette activité n'a rien de banal si nous en croyons les travaux de Kraft qui démontra en 1948 que l'arrête tranchante, coupant une matière suivant un mouvement guidé continu, n'existait pas dans la nature avant l'apparition des hommes. La roue, qui n'est qu'un mouvement de rotation autour d'un axe, est une notion tellement abstraite que l'on trouve encore aujourd'hui des tribus d'indigènes incapables de comprendre sa fonction; on les voit porter une brouette chargée de sable plutôt que de la pousser. Cette idée de génie, cette merveilleuse étincelle jaillie d'on ne sait où, qui porte cette créature démunie de tout à se servir d'un artifice pour doubler, tripler, multiplier l'efficacité de ses organes, renverse tous les calculs de probabilité. Nous le comprendrons mieux si nous tentons la curieuse expérience que voici.

Je ne crois pas outrepasser les règles de la bienséance si je vous prie à l'instant même de vous imaginer démunis de tout ce qui a été inventé par le génie humain depuis la nuit des temps. Nous conserverons pourtant – pour augmenter nos chances – toutes les connaissances qui sont nôtres. Je crois que dans cette situation notre premier souci serait celui de la nourriture. Que mangerons-nous à midi? Qu'y aura-t-il au menu ce soir, et quelle sera notre situation après une nuit passée à la belle étoile? Je doute fort que nous nous résignerions ce premier jour déjà à manger du chien ou du chat cru, mais demain soir, la situation devenant toujours plus critique, sans couteau, sans feu, sans ficelle, sans toit, je ne sais pas à quels étonnants exercices nous nous livrerions pour ne pas continuer à perdre de précieux kilos. Un seul outil, un seul couteau de poche par exemple augmenterait sérieusement nos chances de survie car – et c'est dans cette situation que nos capacités inventives commencent à se réveiller – nous pourrions confectionner un arc dont la corde serait faite de nos cheveux par exemple, et au bout de quelques heures peut-être aurions nous reconquis le feu. Nous en déduisons que l'ancêtre de l'homo sapiens dès le début est engagé dans un étrange concours dont le prix sera la survie ou la mort: la lutte pour les besoins biologiques de son organisme qui deviennent d'heure en heure plus impératifs, et pour un ravitaillement qu'une nature capricieuse, ayant son rythme à elle et variant l'abondance de ses produits comestibles au gré des latitudes, veut bien mettre à sa disposition.

Admettre que l'homme est avant tout combattif, actif, combinatif, malin, rusé, avec *un besoin absolu de manifester et de mesurer son génie*, nous ne pensons pas exprimer là une idée rigoureusement fausse.

## Les parents de la fatigue

Revenons maintenant à l'homme moderne et voyons dans quelle mesure il peut déployer et manifester sa personnalité, ce besoin fondamental archaïque absolu qui n'a certainement jamais pu se perdre puisqu'il l'a accompagné pendant des millénaires. Même s'il se manifeste de façon quelquefois fort curieuse et cachée, nous devons admettre que ce besoin a peu de possibilités d'être assouvi maintenant, quand la technique a réalisé par des machines et des automates ce qui était primitivement les catalysateurs mobilisant son génie. Sombart, Alsborg ainsi que Ortéga y Gasset nous fournissent une image synoptique, donc hautement schématisée, des itinéraires qu'a choisis le génie humain pour pouvoir d'abord vivre et ensuite penser. Pourvu d'organes insuffisants pour se défendre, l'homme les complète par l'arme et l'outil. Le marteau, le microscope, le téléphone non seulement complètent certains organes, mais leur allouent un élément nouveau, la surpuissance. Enfin l'organe est éliminé et remplacé par des machines et des automates. Celui qui voyage en avion, nous dit Arnold Gehlen, réunit tous ces principes en un seul : l'appareil remplace les ailes que nous n'avons pas, dépasse de loin toute puissance de vol réalisé par simple force musculaire animale, et nous évite toute activité musculaire pour couvrir des distances formidables.

L'homme moderne, donc, n'a plus que quelques maigres possibilités de se réaliser. Sur le plan pratique nous devons admettre que la lutte quotidienne, non seulement pour de l'argent, mais pour plus d'argent, encore et toujours plus d'argent, n'est dans bien des cas qu'un succédané, qu'un «Ersatz», de ce besoin archaïque d'employer son génie. D'autre part, chez bien des individus qui refusent de sombrer dans un matérialisme malsain, seul leur temps libre permet qu'ils réalisent leur personnalité. Tous, bien sûr, ne sont pas logés à la même enseigne. Si nous pensons au métier d'agriculteur par exemple, ce divorce entre la monotonie d'un labeur quotidien hautement spécialisé et les attraits d'un temps libre joyeux, léger, dynamique est beaucoup moins prononcé; je dirais qu'il est presque inexistant. Les soins à donner au bétail, aux champs, aux cultures, aux objets fabriqués à la main, avec de modestes outils; ou le travail fait au moyen de simples machines, tous ces travaux, bien que pénibles parfois, sont toujours suivis d'un résultat perceptible aux cinq sens de l'homme. Pour le maître, pour le valet, les problèmes de travail sont les mêmes, les espoirs semblables et les déceptions parallèles.

Nous pensons donc que la situation spécifique de l'homme moderne se résume en un standard de vie extrêmement élevé, fortement hypothéqué cependant par de nombreux procédés de fabrication et de travail administratif rigoureusement spécialisé, qui imposent à bien des employés la servitude d'une pénible monotonie sur le plan professionnel. Il me semble naturel que l'individu qui n'a que sa force de travail à offrir en échange de son pain quotidien cherche,

comme tout homme, à réaliser sa personnalité. Plus la nature de son occupation lui imposera de faire abstraction du besoin initial de réaliser sa personnalité, plus l'agent tendra à rechercher son équilibre par des *activités compensatives*. Celles-ci dépendent beaucoup du caractère des individus : Ceux par exemple qui subissent leur travail quotidien avec bonne humeur et philosophie et qui trouvent une saine compensation dans des loisirs intelligemment organisés, ceux-là ne posent certainement pas de problèmes et c'est, je pense, la grande majorité; mais les autres? Il y a les «malades», dont les troubles subjectifs qu'ils éprouvent stupéfient les médecins par la rigoureuse absence de corrélatifs cliniquement objectivables. Il y a aussi les insouciantes qui fournissent bon nombre de budgets déséquilibrés aux méditations du travailleur social. Il y a aussi les fatigués, les éternels fatigués, sujet principal de la publication que voici et c'est en comparant la saine fatigue du paysan à celle du petit fonctionnaire moisissant depuis des années derrière une carthotèque couverte de chiffres, que ces problèmes trouveront le contexte permettant de se pencher avec fruit sur ces questions.

Adresse de l'auteur: M. Roland Baggenstos, lic. ès sciences économiques, Collaborateur technique au Service Médical CFF, Berne